

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JEAN BOURDON

La démographie comparée, base de l'histoire de la population

Journal de la société statistique de Paris, tome 92 (1951), p. 103-108

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1951__92__103_0

© Société de statistique de Paris, 1951, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

VI

LA DÉMOGRAPHIE COMPARÉE

BASE DE L'HISTOIRE DE LA POPULATION

Il est entre les faits démographiques des liaisons nécessaires comme entre les divers organes d'un animal; la démographie doit les découvrir par l'étude des pays et des temps, pourvus de bonnes statistiques, comme l'anatomie comparée a mis en lumière l'existence de semblables liaisons entre les organes des animaux actuels, que l'on connaît complètement. De l'anatomie comparée est née la paléontologie, qui, d'après quelques os, reconstitue un animal fossile; la démographie comparée — on peut l'appeler ainsi — permettra souvent de reconstituer un ensemble, non dans tous ses détails, mais au moins dans ses grandes lignes, d'après quelques éléments connus : un exemple concret le montrera mieux qu'une dissertation théorique.

Au xviii^e siècle, nous ne possédons pour Paris que deux séries de chiffres : les naissances et les décès par année; pas même le chiffre de la population globale à diverses époques : donc impossibilité de calculer des taux de nata-

lité et de mortalité; plus quelques indications non précisées numériquement. De ces matériaux si incomplets la démographie comparée peut induire divers caractères de la population parisienne :

1^o Le léger excédent des décès sur les naissances traduisait une situation bien plus mauvaise en réalité qu'en apparence. Au nombre des naissances manquent celles qui sont survenues dans les familles parisiennes riches pendant leurs séjours à la campagne, mais il est probable que les riches d'alors se déplaçaient moins que ceux d'aujourd'hui, et il est certain qu'en tous temps les riches constituent une infime minorité; certes ils emmenaient avec eux leurs domestiques, mais c'est là une classe exceptionnellement stérile : ces naissances non enregistrées à Paris étaient bien plus que compensées par les enfants illégitimes de filles-mères des environs qui venaient accoucher en ville, et par les « enfants trouvés » apportés de province. Le nombre que nous avons de baptêmes à Paris excédait certainement celui des naissances provenant des parisiens. Du nombre des décès, il faudrait déduire ceux des habitants de la banlieue qui venaient mourir dans les hôpitaux parisiens, mais ils ne compensaient certes pas les décès enregistrés à la campagne d'enfants parisiens envoyés en nourrice, ni la mort à l'armée de beaucoup des 6.000 ou 7.000 recrues que Paris lui fournissait annuellement, selon des Pommelles. La population parisienne donnait plus de décès et moins de naissances que n'en accusent ses registres, donc un plus grand déficit.

2^o Cependant la population parisienne s'est beaucoup accrue. Les murailles de 1652 englobaient sur la rive droite et dans les îles, 560 hectares, sur la rive gauche une superficie qu'il est plus difficile de calculer, mais qui était très petite (le Luxembourg était hors les murs), au total sûrement moins de 800 hectares. Le mur des Fermiers Généraux construit à la veille de la Révolution, entourait 3.437 hectares, comprenant certes des terrains non bâtis; la construction d'une nouvelle enceinte entraîne toujours une augmentation de la superficie supérieure à celle de la population, mais elle révèle toujours aussi une augmentation de la population; or ici la superficie a plus que quadruplé. Les territoires annexés ont peu ajouté à la population parisienne, qui s'est accrue surtout par une immigration qui était principalement composée d'hommes et de femmes en âge de travail, c'est-à-dire aussi de procréation et de résistance aux maladies. Une telle immigration peut donner deux structures de population (Cf. *Rapport*, p. 84). L'une correspond à un grand excès des naissances sur les décès; elle ne pouvait être réalisée à Paris, où les décès surpassaient le plus souvent les naissances. Dans l'autre, qui est celle du Paris actuel, les classes de 15 à 49 ans forment notamment plus de la moitié du total : il en était nécessairement de même dans le Paris du xviii^e siècle.

3^o Au xviii^e siècle, la population s'est accrue en France par excédent des naissances sur les décès, et à Paris par immigration, malgré un léger excédent des décès sur les naissances. La différence entre le pays et la capitale était même bien plus marquée que ne le révèle cette comparaison superficielle. Puisque Paris avait un excès d'adultes, l'égalité avec la France des taux de mortalité et de natalité à chaque âge, aurait donné à Paris une mortalité générale beaucoup plus basse, et une natalité générale beaucoup plus forte que dans l'ensemble du royaume : les taux par âge étaient donc à Paris encore

plus mauvais que les taux généraux. Le taux de reproduction nette de Kuczynski ne saurait être calculé pour le Paris du XVIII^e siècle, mais on peut affirmer hardiment qu'il était déficitaire. Rousseau ne se trompait pas en déclarant les grandes villes le tombeau de l'espèce humaine; Paris était déjà le creuset où se perdait chaque année une fraction de la population française, mais, dix fois moins peuplé que l'agglomération actuelle, il faisait moins de tort à notre pays.

L'emploi fait par MM. Postan et Stone des « documents économiques indirects » part d'un principe analogue au mien : conclure de phénomènes économiques à l'accroissement ou à la stagnation de la population, qu'on estime leur être liés. Mais la politique des souverains peut ne pas avoir été inspirée par une connaissance exacte de la situation; bien des phénomènes, les fluctuations des salaires par exemple, obéissent à des causes très diverses et que les économistes sont loin d'interpréter tous de même : les relations entre les faits démographiques et les faits économiques sont-elles aussi constantes, donc aussi propres à fonder des inductions, que les relations entre les divers faits démographiques?

Jean BOURDON.

DISCUSSION

M. Paul GEMAEHLING. — Le problème soulevé par M. Jean Bourdon mérite de retenir tout particulièrement l'attention des historiens et des démographes.

La démographie historique présente, en effet, des difficultés auxquelles on n'a pas assez pris garde. Pour toutes les époques où l'on ne dispose pas de recensements contrôlés et de statistiques régulières de l'état civil, c'est-à-dire pour toutes les périodes antérieures au XIX^e siècle, les chiffres avancés par les contemporains et trop souvent reproduits par les historiens (qu'il s'agisse d'estimer la population d'une nation, d'une province, d'une ville ou les pertes causées par les guerres et les épidémies) relèvent, sans presque aucune exception, de la plus haute fantaisie. C'est ce qu'ont fait ressortir avec éclat les travaux de deux grands historiens, Henri Pirenne et Ferdinand Lot, en ce qui concerne les villes flamandes au moyen-âge et les villes de la vallée du Rhône depuis la période gallo-romaine.

N'a-t-on pas vu, par contre, un historien comme Camille Jullian attribuer à la Gaule, à l'époque de Jules César, une population de trente millions d'habitants. C'est-à-dire une population égale à celle de la France au temps de Napoléon ! Chiffre qu'un historien démographe plus averti, Emile Levasseur a cru pouvoir ramener à six ou sept millions.

Les évaluations que l'on peut donner de la population actuelle des pays extra-européens ne sont pas moins incertaines. Qu'il s'agisse de la population de la Chine ou de l'Inde, nous ne pouvons nous appuyer sur aucun chiffre exact.

Il est à noter que toutes ces évaluations pèchent en général par excès. C'est ce qui explique que les estimations données de la population de l'Afrique, au cours du XIX^e siècle, accusent, au fur et à mesure que les recensements se perfectionnent, un état stationnaire alors que tout nous permet d'affirmer qu'il

Il y a eu, en fait, pour une grande partie de ce continent, un accroissement extrêmement rapide.

Le seul moyen d'échapper à ces grossières erreurs d'appréciation est de renoncer à ces évaluations globales et de s'en tenir à des recherches portant sur des unités plus restreintes où le contrôle est plus aisé.

C'est ici que la démographie comparée peut nous aider à ramener nos évaluations à une plus juste mesure et nous révéler les facteurs très complexes qui, suivant les pays et suivant les périodes, ont pu influencer sur l'accroissement de la population. L'étude comparée de la « révolution industrielle » dans des pays aussi différents que l'Angleterre, la France, l'Allemagne ou l'U. R. S. S. est particulièrement significative à cet égard, en faisant apparaître, à côté de l'action toute mécanique des facteurs d'ordre économique, le rôle généralement méconnu des facteurs psycho-sociologiques et qui seuls expliquent les différences caractéristiques de l'influence de cette révolution sur la vie démographique de ces divers pays.

L'attitude scientifique, en face de problèmes aussi complexes, ne doit-elle pas avant tout nous inciter à la modestie et à avouer, lorsqu'il y a lieu, nos ignorances?

M. Lucien COQUET. — La conférence de M. Bourdon m'a supérieurement intéressé, mais il me pardonnera de remarquer qu'il n'a fait qu'effleurer son sujet. Après avoir proposé que nous adoptions immédiatement sa proposition d'émettre un vœu, je me rallie à notre collègue M... qui a suggéré que nous procédions d'abord à une enquête auprès de nos collègues par l'insertion dans notre prochain *Bulletin*, du texte de M. Bourdon et d'en soumettre l'examen aux Sociétés, déjà nombreuses, qui s'occupent de *démographie comparée*.

En effet, M. Bourdon s'est borné presque entièrement à nous parler de la France et sa communication mériterait d'être complétée par un plus ample examen de la *démographie* des populations européennes et du monde entier.

La *démographie comparée* oblige à juxtaposer des statistiques — si imparfaites encore qu'elles soient — les chiffres excessivement variables des populations, comme celles de la Chine, évaluée récemment à 475 millions et de la Russie Soviétique évaluée, avant 1945, à 130 millions 500.000 pour la Russie d'Europe et à 49 millions 500.000, pour la Russie d'Asie. Or, les Russes prétendent avoir sacrifié 12 millions d'entre eux dans la *Deuxième Guerre Mondiale*. Quant à la France, ses pertes de la *Première Guerre Mondiale* ont été estimées à 1 million 500.000, mais depuis l'application des « allocations » aux familles nombreuses, le nombre des naissances a très rapidement augmenté, si bien qu'il faut tenir compte dans les estimations, constamment revisibles, du chiffre de la population, du genre de vie et des mœurs : alcoolisme en France, surtout en Bretagne et en Normandie; familles de cinq et même dix enfants dans les départements miniers du Nord et du Pas-de-Calais, familles d'enfants uniques dans le Midi, population nettement agricole supérieure à la population industrielle suivant le mot de Sully : pâturage et labourage sont les mamelles de la France, etc...

Une statistique exacte de la population « européenne » comparée à la population « américaine » et à la population « asiatique », apporterait de très utiles enseignements. La population de l'Europe, sans distinction entre l'Occident

et l'Orient, accuserait (U. R. S. S. non comprise) au moins 397 millions d'habitants contre environ 149 à 150 millions d'américains des États-Unis, mais on n'est pas fixé sur le chiffre des américains du Sud. Quand à l'Angleterre, selon qu'on comprend le chiffre très réduit de sa population insulaire qui n'est que de 38 millions, moins l'Eire ou la population totale d'un « Commonwealth » en train de se désagréger, par l'indépendance accordée aux Indes, au Canada, à l'Australie, à l'Afrique du Sud et, demain — comme pour la France — à toutes ses anciennes colonies.

Je voudrais ajouter une courte réflexion sur les conditions de l'« alimentation » générale du monde. Malthus, qui ignorait sans doute qu'un esturgeon pond des œufs par milliers, qui se transforment, la même année, en millions d'esturgeons; Malthus qui avait oublié que l'homme, aidé par la machine à ensemercer et à récolter, peut, avec mille grains de blé, obtenir, la même année, des millions de grains de blé, Malthus a écrit cette énormité, qui a été adoptée comme une vérité par une majorité de prétendus statisticiens que « les vivres nécessaires à l'alimentation de l'homme ne se reproduisant — *d'après lui* — qu'en proportion arithmétique, tandis que les hommes se reproduiraient en progression géométrique », la terre ne tardera pas à connaître la famine. S'il fallait ajouter foi à cette prétention de Malthus, il faudrait se féliciter que les hommes se fassent des guerres perpétuelles et il faudrait faire adopter une loi qui exigerait de tuer un nouveau-né sur deux. J'ai publié, en 1945, une petite plaquette illustrée que le « Cedec » adresse *gratuitement* « à ceux qui lui en font la demande, à son siège social, 45, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, intitulée : « Un chiffre édifiant et une doctrine constructive », qui comporte une carte démographique, commentée comme suit : « La planète Terre pourrait harmonieusement, économiquement et pacifiquement, nourrir, vêtir, loger et enrichir, non pas seulement deux, mais jusqu'à treize milliards d'hommes... *si seulement ils savaient... s'organiser.* »

M. CAVAIGNAC. — La discussion ayant porté sur le degré de crédibilité que méritent les recensements chinois, M. C. fait remarquer la tendance qu'ont toujours eue les Européens à enfler démesurément, par exemple, les effectifs militaires des armées orientales. Il se réfère aux observations de certains historiens autrichiens sur les armées turques, dans des cas où un contrôle serré est rendu possible pour la documentation (bataille de Zentha 1697, passage de la Drave par Soliman le Magnifique, etc.), on aboutit à des effectifs de 25.000, 30.000 hommes.

Le Président ayant soulevé la question de la population de l'Italie, M. C. appelle l'attention sur l'ouvrage de l'historien Beloch, *Bevölkerungsgeschicht Italiens*, 2 volumes 1938. Il semble bien que dans beaucoup de contrées d'Italie, la population a à peu près doublé de la fin du moyen-âge aux environs de 1800, alors que l'Italie n'a pas connu de circonstances exceptionnellement favorables (guerres d'Italie jusqu'en 1559, épidémies graves au xvii^e siècle).

M. BOVERAT. — Il signale à quel point il serait utile de savoir ce qu'est actuellement la natalité en U. R. S. S., où il n'est plus publié de statistiques du mouvement de la population depuis 1930 environ. Une importante migration de jeunes campagnards vers les villes et les centres industriels s'est produite et se poursuit; l'aide à la famille et les encouragements à la natalité sont

très faibles et les familles sont très mal logées dans les villes. Des conditions qui ont entraîné en d'autres pays un abaissement de la natalité se trouvent donc réunies en U. R. S. S.; il serait intéressant de savoir si elles y ont produit le même résultat. En Pologne, la natalité est actuellement plus élevée qu'avant la guerre, mais elle est beaucoup plus faible qu'en 1938 en Hongrie et en Roumanie.

M. Jean BOURDON ne s'étonne pas qu'on l'ait jugé incomplet : il a prétendu seulement donner une idée d'une méthode dont le développement et l'application exigeront tout un volume.
